MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Les Archives Secrètes de la Police · Tome VI : Le Temps des Prophètes et des Monstres



Le Fantôme du Procureur

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L’ARCHIVE AU FEUILLETON

1. Le siècle qui veut croire

Il est des âges où les peuples croient trop, et d’autres où ils ne croient plus assez ; mais je ne sais s’il en fut jamais de plus singulier que celui dont j’ai à parler, où l’on faisait les deux à la fois. Car ce Paris de l’année 1742, que j’ai si longtemps fréquenté par le seul commerce des paperasses de sa police, était tout ensemble le plus incrédule et le plus crédule des mondes, et l’on eût dit qu’à mesure qu’il désapprenait de trembler devant Dieu, il réapprenait de trembler devant tout le reste. J’ai remué les cartons de ces années-là comme on remue des cendres où l’on cherche un tison ; il en monte une odeur d’encens éventé et de soufre de salon, un parfum de siècle qui se pique d’esprit et qui, sous l’esprit, meurt d’envie qu’on l’étonne. Et l’affaire que je vais tirer de cette poussière — la plus étrange, à mon sens, de toutes celles que garda le Lieutenant Feydeau de Marville — commence, comme il convient, par une chose que la raison ne saurait admettre : un homme disparu d’une chambre fermée à double tour du dedans.

Mais qu’on me permette d’abord de peindre l’air qu’on respirait, car sans cela l’on ne comprendrait rien à ce qui suit ; et sans cela l’on jugerait sots des gens qui ne l’étaient point, et qui pourtant se laissèrent tromper comme des enfants.

Le grand siècle était mort avec le grand Roi ; on en avait fini de la magnificence et des dévotions, du moins de celles qu’on affiche. Une génération nouvelle avait poussé, qui riait de tout, et d’abord des choses saintes ; on citait Monsieur de Voltaire dans les ruelles comme

on eût cité l'Évangile au temps de nos pères ; les dames tenaient cabinet de physique et disputaient de l'attraction des corps célestes entre deux parties de cavagnole. Jamais on n'avait tant parlé de raison, de lumières, de la marche de l'esprit humain. Et jamais, dans le même temps — c'est là le prodige que je veux marquer —, on n'avait tant couru après le merveilleux. Les mêmes salons où l'on démontrait, le sourire aux lèvres, que l'enfer était une fable bonne pour effrayer le peuple, ces salons-là s'ouvraient le lendemain à quelque faiseur de secrets qui promettait l'or, la jeunesse, ou l'entretien des morts. On riait du prêtre et l'on écoutait l'alchimiste. On avait chassé la religion par la porte, et la superstition rentrait par la fenêtre, plus effrontée qu'elle n'était jamais sortie, et vêtue à la dernière mode.

C'est qu'il est plus aisé de cesser de croire que de cesser d'avoir peur. La raison, quand elle a fait le vide, ne le comble pas ; elle laisse au cœur de l'homme une place inoccupée, une chambre vacante et froide, où entre le premier venu qui apporte une lanterne et un peu de mystère. Nos beaux esprits avaient balayé le ciel ; ils l'avaient rendu vide, et ce vide leur donnait le vertige, et de ce vertige naquit tout un peuple de fantômes de salon, de guérisseurs, de tireurs d'horoscope, de vendeurs de poudre de projection, de comtes sans pays qui se disaient nés avant le déluge. Le peuple, lui, avait ses convulsionnaires, dont je parlerai ailleurs ; la qualité eut ses prodiges de bon ton. Et entre le portefaix qui se pâmait sur une tombe et la marquise qui payait cent louis pour voir bouillir un creuset, il n'y avait, au fond, que la différence de la crasse à la dentelle : la même faim, le même trou dans l'âme, le même appétit d'être trompé.

À ce goût du merveilleux, le siècle ajoutait celui du secret, qui en est le frère. On avait vu naître, quelques années plus tôt, dans

certaines maisons de Paris, des sociétés d'un genre nouveau, venues d'outre-Manche avec les exilés d'Écosse et d'Irlande, où des hommes de toute condition se réunissaient à huis clos, sous le tablier et le serment, autour de je ne sais quels symboles d'équerre et de compas. La police les tenait à l'œil, et pour cause : tout ce qui s'assemble dans l'ombre inquiète le pouvoir, et le Roi avait défendu ces loges par un édit que nul n'osait tout à fait appliquer et que nul n'osait tout à fait laisser dormir. On y perquisitionnait de loin en loin ; on y saisissait des papiers dont on ne comprenait pas le premier mot ; on en tirait des rapports que les mouches enflaient à plaisir, car un espion payé à la nouvelle en invente quand la vraie manque. De sorte que ces loges, plus encore par le mystère qu'on leur prêtait que par celui qu'elles gardaient, étaient devenues dans les esprits une manière d'antre où pouvait tenir tout ce qu'on voulait y loger : la sagesse ou la conjuration, l'alchimie ou la trahison. Un faiseur de prodiges qui se fût recommandé d'un tel lieu eût emprunté du coup tout le prestige de l'inconnu ; et c'est bien ce qui advint, comme on le verra.

Encore ne dis-je rien de la guerre sourde que la police livrait, dans le même temps, au papier. Car ce siècle qui parlait tant voulait tout dire et tout imprimer, et le pouvoir voulait, lui, qu'on ne dît que ce qu'il permît ; d'où une lutte de tous les jours entre la censure et la plume. On saisissait les livres, on emprisonnait les libraires, on faisait brûler par la main du bourreau telle pièce de théâtre qui déplaisait aux dévots. Le grand Voltaire lui-même, cette année-là, en fit l'épreuve, dont je parlerai ; et ce qu'on chassait de l'imprimé se réfugiait dans le manuscrit, ces gazettes à la main que des copistes cachés multipliaient la nuit et que des colporteurs répandaient à tant l'abonnement. La police pourchassait ce gibier fuyant, et ne le prenait jamais tout ; car pour une plume qu'on brisait, dix repoussaient, et le

siècle, qu'on bâillonnait par un bout, criait par dix autres. Voilà l'air qu'on respirait : un air de raison et de peur, de lumière et de secret, où l'esprit le plus délié pouvait à chaque pas donner du nez contre une trappe.

J'écris ceci de sang-froid, à distance de tant d'années, et il m'est facile aujourd'hui de me montrer sage. Mais qu'on ne s'y méprenne pas : ceux qui menaient la police de cette ville n'étaient pas au-dessus du siècle, ils en étaient. Le Lieutenant lui-même, dont on va lire les mémoires secrets sous les miens — cet homme d'esprit, ce magistrat rompu à tous les mensonges des hommes, ce sceptique élégant qui ne croyait guère à rien — le Lieutenant lui-même allait, dans cette affaire, être pris. Non pas une fois, mais deux. Et par la seconde fois qu'il fut mystifié, il apprit sur son siècle et sur lui-même une leçon qu'aucun livre ne lui eût donnée : qu'il n'est point de raison si ferme qui n'ait, quelque part, sa fêlure par où le merveilleux se glisse ; et que le plus sûr moyen de tromper un homme éclairé, c'est encore de lui promettre ce qu'il fait profession de ne pas croire.

De tout cela je tiens les preuves des propres écrits de Monsieur de Marville, que je vais maintenant laisser paraître ; car il a raconté lui-même, dans le Livre de Raison qu'il tenait la nuit à la manière de ses devanciers, le commencement de sa mésaventure, et je ne saurais mieux faire que de lui céder la plume.

Il faut ici que le lecteur sache d'où me vint la première atteinte, et il me pardonnera d'en rire encore, à défaut d'en pouvoir pleurer ; car un homme qui tient la police d'une capitale et qui se laisse berner comme un provincial au coin d'une rue mérite, avant qu'on le plaigne, qu'on le raille — et je m'y emploie moi-même, pour ôter aux autres le plaisir de me devancer.

C’était au bal de l’Opéra, dans les derniers jours du Carnaval. Ces bals, que le feu Régent avait institués au nom du jeune Roi, voici quelque vingt-cinq ans pour donner au public une fête où le masque effaçât les rangs, s’ouvraient sur le minuit et duraient jusqu’au jour, deux fois la semaine, tout le temps du Carnaval ; et il n’y avait pas dans Paris de lieu plus couru ni plus commode aux intrigues, car sous le grand domino noir, cette houppelande à capuchon qui couvre l’homme des pieds à la tête, une princesse valait une grisette et un fripon un duc, du moins tant que le loup tenait sur les visages. J’y allais, comme chaque année, moitié par devoir et moitié par goût : par devoir, car un Lieutenant de police doit savoir de ses yeux ce qui se trame sous les masques, et il ne se noue pas d’intrigue dans Paris qui ne passe, un soir ou l’autre, par cette salle du Palais-Royal où le domino confond le prince et le laquais ; par goût, car j’avoue sans honte que j’aimais ce lieu, ce brouillard de bougies et de parfums, cette liberté des masques qui délie les langues et fait tomber les rangs, ce grand jeu où chacun feint d’être un autre et se trahit précisément en le feignant. On croit se cacher sous le domino ; on ne fait qu’y montrer plus à nu ce qu’on est, car l’homme démasqué se surveille, et l’homme masqué s’oublie. J’y avais fait, en d’autres saisons, plus d’une bonne prise sans que nul s’en doutât : une lettre changée de main que j’avais suivie des yeux, un mot surpris entre deux danses, tel visage que je croyais à cent lieues et que je retrouvais là où il n’eût pas dû être. La police se nourrit de ces riens ; et j’avais pris l’habitude de venir y glaner comme le moissonneur derrière la faux.

Cette nuit-là, je me tenais donc à l’écart, adossé à une colonne, mon loup de velours noir sur le visage, à goûter le spectacle avec cette sécurité de l’homme qui se croit le seul à voir clair dans une foule d’aveugles. Grave sottise. Il n’est pas de disposition d’esprit qui livre

mieux un homme à ceux qui le guettent que la certitude de n'être point vu. Je regardais tourner les dominos, je démêlais sous les masques telle duchesse à sa démarche, tel financier à sa panse, tel abbé galant à sa façon de rire ; je me disais que la police avait ceci de commun avec Dieu, qu'elle voyait sans être vue ; et pendant que je me complaisais dans cette comparaison, dont je rougis à présent, on m'observait, on me cernait, on me préparait ma leçon.

Une femme masquée s'approcha. Le domino de couleur pourpre, la taille fine, le pas glissant, tout annonçait la qualité ; et sous le loup, deux yeux vifs, noirs, qui riaient déjà de moi sans que je le susse. Elle me nomma. Elle me nomma par mon nom et par ma charge, tout bas, en se penchant, avec cet air d'effroi confidentiel qui est le grand ressort des menteuses ; et comme je marquais quelque surprise d'être ainsi reconnu, elle me dit qu'il n'y avait point de sorcellerie à cela, qu'une femme sait toujours reconnaître l'homme qu'elle cherche, et qu'elle me cherchait justement, depuis une heure, parce qu'elle avait à me confier une chose de la dernière importance et qui ne souffrait pas de délai.

Je fus, je l'avoue, chatouillé dans mon orgueil. Un Lieutenant de police est fait pour recevoir les confidences ; c'est sa pâture ; et celle-ci, qui venait au bal, sous le masque, d'une bouche de qualité, avait tout le sel de l'aventure. Elle me parla d'un complot. Elle me parla de gens de la Cour, de lettres compromettantes, d'un péril qui touchait de fort près une personne que je ne pouvais nommer sans trembler. Elle nommait, elle, à demi-mot, avec cet art de laisser deviner qui vaut mieux que de dire ; elle mêlait à son récit assez de choses vraies, de ces vérités qui traînent et que tout le monde sait, pour donner du corps aux fausses ; et moi, je buvais cela, je pesais, je recoupais dans

ma tête, je me sentais déjà au cœur d'une de ces affaires d'État qui font la gloire secrète d'un magistrat. Elle m'entraîna de salle en salle, sous prétexte de n'être point ouïe ; elle me fit traverser toute l'assemblée à sa suite, moi grave et penché vers elle, elle légère et parlant bas ; et je ne compris que trop tard le sens de cette promenade.

Car au moment où je me croyais le plus avant dans le secret, où je pressais ma belle inconnue de me nommer enfin la personne menacée, elle s'arrêta net, au milieu de la grande salle, sous le plus grand des lustres, à l'endroit où toute l'assemblée pouvait nous voir ; elle ôta son loup ; et je vis une figure que je ne connaissais point, une jeune comédienne, à ce qu'on me dit ensuite, gagée pour la farce ; et elle me fit, en pleine lumière, une révérence magnifique, profonde, moqueuse, la révérence qu'on fait à la fin d'une scène ; et derrière elle, comme à un signal, une douzaine de dominos ôtèrent leur masque à leur tour, et je reconnus la fleur de la jeune Cour, et au milieu d'eux, riant plus haut que tous, un jeune prince du sang dont je tairai ici le nom, encore que je ne l'aie jamais oublié.

Alors j'entendis ce que je n'oublierai pas non plus : le rire. Non point le rire d'un homme, ni de dix, mais le rire de toute une salle qui n'attendait que ce signal ; car la chose avait été menée de longue main, et chacun était dans le secret, hormis moi. On avait promené le Lieutenant de police une heure durant par le bout du nez, à la vue de tout Paris, comme un ours qu'on mène à la foire ; on lui avait fait boire un conte à dormir debout ; et le voilà planté sous le lustre, le masque à la main, la bouche encore ouverte sur la question qu'il allait poser, offert au rire comme une bête au sacrifice. J'ai vu, en ma vie, pendre des hommes qui souffraient moins.

Ce qui rend une telle farce cruelle, ce n'est pas qu'elle vous ôte votre dignité — on la retrouve —, c'est qu'elle vous la fait perdre par où vous la croyiez le plus assurée. On m'avait pris précisément par mon métier. Cette prétendue confidente m'avait tendu, non pas un piège grossier, mais l'appât même que je suis payé pour mordre : un secret d'État, une trahison de Cour, un péril à déjouer. Elle m'avait servi ma propre fonction comme on sert à un gourmand son plat favori. Et le jeune prince qui menait le bal — je le voyais rire, là, renversé en arrière, la main sur l'épaule d'un de ses complices — n'avait pas seulement voulu s'amuser d'un homme : il avait voulu montrer à tout Paris que la police, cette police dont on se plaint et qu'on redoute, était au fond un aveugle qu'on menait où l'on voulait pourvu qu'on lui parlât sa langue. C'était moins une insolence de jeune homme qu'une leçon d'esprit ; et c'est en cela qu'elle me cuisait, car elle était juste.

Je rentrai chez moi cette nuit-là dans un état que je n'essaierai pas de farder, puisque aussi bien ces pages ne sont écrites que pour moi et pour l'honnête homme qui, dans cent ans, les lira peut-être et me jugera. Je ne me coucherai point sans avoir mis noir sur blanc ce que je remâche depuis, car un chagrin qu'on écrit est à demi guéri, et celui-ci, à le taire, m'eût empoisonné le sang.

Ce n'est pas la farce qui me blesse. Un homme d'esprit sait qu'il faut donner à rire au monde de temps à autre, et payer par là son droit de rire des autres le reste de l'année ; j'ai raillé assez de sots en mon temps pour souffrir sans crier qu'on me raille une fois. Ce n'est pas même la publicité de l'affront, quoiqu'elle soit lourde et que je sache déjà que Paris entier en parlera huit jours, et que les gazettes à la main s'en repaîtront, et qu'il me faudra, quelque temps, entrer dans les

salons sous un feu de sourires rentrés. Tout cela n'est rien ; cela s'oublie ; un affront de bal a la vie d'une rose.

Non. Ce qui me tient éveillé, et ce que j'ai peine à m'avouer, c'est autre chose, et de moins glorieux. C'est que, l'espace de cette heure, j'ai voulu que ce fût vrai. J'ai voulu que ce complot existât, que ce péril fût réel, que cette femme masquée m'apportât en effet le fil d'une grande intrigue. Non par ambition seulement — quoiqu'il y en eût —, mais par un appétit plus bas et plus secret : l'appétit d'être au bord d'un mystère. Moi qui passe mes journées dans le trop clair, dans le sordide avéré, dans le crime plat qui a toujours son motif de deux sols et son coupable de rien, j'ai savouré, cette heure-là, le frisson de toucher à quelque chose de plus grand et de plus obscur que ma routine ; et c'est ce frisson, cette délicieuse crédulité, qui m'a fermé les yeux sur mille invraisemblances qu'un enfant eût vues. Ce n'est pas l'esprit de cette comédienne qui m'a pris : c'est mon propre désir qui m'a livré. On ne trompe bien que ceux qui souhaitent l'être ; et je souhaitais l'être, comme tout ce siècle le souhaite, sans le savoir et sans l'avouer.

Voilà ce que je me reproche, et que le monde ignore, et qui me cuit plus que le rire de la salle : d'avoir découvert en moi, magistrat, sceptique, homme de police, la même fêlure que chez les dupes que je méprise. J'ai ri de la marquise qui paye pour voir un miracle ; et me voici, sous mon domino, plus dupe que la marquise. La leçon vaut sa honte, et je la garde ; car un homme averti de sa propre faiblesse en est plus fort, et je jure ici que celui qui m'a fait boire ce conte au bal ne m'y reprendra pas, et qu'un jour, à mon heure, froidement, je lui rendrai sa monnaie — non pas avec un rire, qui est l'arme du sot, mais avec cette patience qui est celle de ma robe, et qui vaut mieux.

Sur quoi je souffle ma bougie, et je remets à demain les affaires du royaume, qui, elles au moins, ne se moquent pas de moi.

Demain, hélas, avait déjà commencé de se moquer, et le Lieutenant l'ignorait encore en fermant son livre.

Le matin le trouva de méchante humeur, comme il est naturel à qui s'est couché sur un affront ; et le premier objet qui s'offrit à ses yeux, lorsqu'on lui monta son chocolat, ne fut pas fait pour la lui rendre bonne. C'était un feuillet, plié en quatre, glissé sans doute par quelque domestique gagné, ou tombé Dieu sait comme sur le plateau parmi les lettres. Un de ces feuillets de mauvais papier, couverts d'une écriture fine et pressée, que colportent en secret les gazetiers à la main, et qu'on nomme, dans le peuple, les nouvelles à la main : gazettes clandestines où se débite tout ce que la censure interdit à l'imprimé, les bruits de Cour, les amours des grands, les mots qui courent, et tout le venin de la ville distillé goutte à goutte, à tant par mois, pour les abonnés du secret.

— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l'édition intégrale) —

MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Poursuivre l’enquête avec Adrien L. Beaulieu

Retrouvez la fiche complète de « Le Fantôme du Procureur » pour réserver l’édition complète dès son ouverture, ou plongez dès ce soir dans notre trilogie historique disponible immédiatement.

Ouvrir la fiche officielle de « Le Fantôme du Procureur » →

Lire dès ce soir : Trilogie Treize à Table Tomes I–III (24,90 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/archives-secretes-vol17